

Demain et vendredi,
l'Église catholique
organise
à Paris le « parvis
des Gentils », deux jours
de dialogues entre
intellectuels croyants
et non croyants.
Décryptage
d'un événement voulu
par Benoît XVI.

PAR JEAN-MARIE GUENOIS
ET ASTRID DE LARMINAT

L'Église catholique réinvente le « parvis des Gentils ». Sous cette appellation, Paris va être le théâtre, jeudi et vendredi, d'une première mondiale organisée par le conseil pontifical de la Culture : deux jours « d'échanges et de dialogues entre croyants et non-croyants » de niveau universitaire. Avec en clôture, vendredi soir, sur le parvis de Notre-Dame, une soirée festive et culturelle ouverte à tous. Le Pape s'adressera pour la première fois à des jeunes incroyants, via un message vidéo en français.

À l'origine, l'expression « parvis des Gentils » est juive. Elle désignait l'immense esplanade qui entourait le Temple de Jérusalem, détruit en l'an 70 de notre ère, où les « gentils », les non-juifs, étaient admis. Cet espace, nettement plus vaste que le Temple religieux, était conçu comme un lieu d'échanges et de dialogues. Et un espace de prière libre où chacun priait dans sa propre foi. Deux mille ans plus tard, Benoît XVI relance l'idée d'un « parvis des Gentils ».

Tout remonte à septembre 2009, lors d'un voyage en République tchèque où il visita Prague. Il en fit part, trois mois plus tard, lors d'une cérémonie de vœux aux membres de la curie romaine. Benoît XVI confia sa « joyeuse surprise » d'avoir constaté que ce pays d'Europe où les chrétiens ne constituent qu'une « minorité » avait écouté son message avec une « vive attention ». Le Pape suggéra alors : « Je pense que l'Église devrait encore aujourd'hui ouvrir une sorte de parvis des Gentils où les hommes pourraient, d'une certaine manière, s'accrocher à Dieu, sans le connaître et avant qu'ils aient trouvé l'accès à son mystère. » L'idée était lancée. L'intellectuel Benoît XVI en situait ainsi l'enjeu, aussi important que le dialogue avec les autres religions : « le dialogue avec ceux pour qui la religion est une chose étrangère » et qui ne « veulent pas rester sans Dieu pour au moins s'en approcher comme l'Inconnu » devra « compléter » une tradition déjà bien établie dans l'Église, « le dialogue avec les religions ».

Le cardinal Gianfranco Ravasi assistait à cet entretien. Président du conseil pontifical pour la Culture, ministre de la Culture de l'Église catholique, il retourna dans son dicastère et confia l'idée à son équipe, et plus particulièrement au religieux français Laurent Mazas, de la congrégation des Frères de saint Jean. Très vite s'imposa le projet d'organiser au moins une fois par an dans une ville différente du monde un Parvis des gentils. Paris, ville des Lumières, serait la première étape : n'est-elle pas la capitale d'un pays qui a donné à l'Église les Congar, Mauriac, de Lubac, Frossard, etc. Une deuxième édition est déjà prévue à Tirana, en Albanie. D'autres demandes, émanant pour certaines de ministères de la Culture, sont aussi arrivées au Saint-Siège pour organiser des « Parvis » à Prague, Stockholm, Berlin, Moscou, Washington, Pékin, Valence, Barcelone...

La première édition en France est un laboratoire. Un test aussi, à commencer par le nom qui sonne bien en italien,



Le grand amphithéâtre
de la Sorbonne
VINCENT NGUYEN/RIVA PRESS

Le Vatican s'invite à la Sorbonne

« cortile dei Gentili », et dans beaucoup d'autres langues mais qui reste ambigu en français où le mot « gentil » revêt une connotation naïve. « Je me suis tout de suite dit qu'il fallait changer le nom, confie le père Mazas, mais en réfléchissant, nous avons pensé que l'interrogation qu'il suscite permet d'expliquer exactement ce dont il s'agit : une volonté de l'Église de créer un lieu ouvert, divers et tolérant qui, sans accaparer personne, entend poser des questions essentielles sur Dieu et sur l'existence de l'homme. »

Quatre lieux hautement symboliques

De fait, le programme (à consulter sur www.parvisdesgentils.fr) illustre à foison le thème choisi pour le « Parvis » parisien : « Lumières, religions, raisons communes ». Les rencontres vont se dérouler dans quatre lieux hautement symboliques.

À l'Unesco, ce sont des diplomates qui interviendront, ainsi que le jeune philosophe catholique Fabrice Hadjadj et Jean Vanier, fondateur de l'Arche. À la Sorbonne, les orateurs seront le généticien Axel Kahn, la psychanalyste Julia Kristeva et le philosophe Bernard Bourgeois. Jean-Luc Marion animera la séance. À l'Académie, trois thèmes ont été retenus. L'ancien PDG de Lafarge Bertrand Collomb et Jean-Claude Casanova, directeur de la revue *Commentaire*, s'exprimeront sur les questions éthiques que posent l'économie et la finance. François Terré et Rémi Brague, sur le droit des personnes dans un monde où les cultures ne s'en font pas la même idée. Jean Clair et M^{me} Dagens sur l'art. Vendredi soir, au collège des Bernardins, une table ronde tirera les conclusions de ces journées, en présence notamment de Bruno Racine, Arlette Chabot, Emma-



nuelle Mignon. L'intégralité des débats sera retransmise sur KTO.

Selon quels critères les intervenants ont-ils été choisis par les organisateurs ? En toute logique, on a convié, à la Sorbonne, des professeurs d'université ; à l'Institut, des membres des Académies. Il a fallu aussi respecter un certain équilibre entre chrétiens et non-croyants. Parmi ceux-ci, Axel Kahn et Julia Kristeva avaient déjà donné une conférence de Carême à Notre-Dame. L'un et l'autre avaient eu l'occasion également de rencontrer le cardinal Ravasi lors de débats qui s'étaient tenus à Rome. Dans un premier temps, le conseil pontifical pour la Culture n'a pas souhaité, semble-t-il, que les débats tournent à l'affrontement. Aucun athée militant ne figure parmi les participants. « Il ne s'agissait pas d'organiser une face-à-face entre croyants et non-croyants. Placés en miroir, on risque de prendre la pose et de ne pas se laisser ébranler par l'autre, explique le père Bousquet, vice-recteur de l'Institut catholique. Il nous a semblé plus salubre de convier des personnes avec lesquelles nous pouvons regarder les défis que pose le monde d'aujourd'hui. » Comme le dit Fabrice Hadjadj, la ligne de partage s'est déplacée : « Elle n'est plus tant entre ceux qui croient et ceux qui ne croient pas en Dieu, qu'entre ceux qui cherchent à défendre l'homme et la vie et ceux qui cherchent à les étouffer dans un utilitarisme spirituel ou matériel. » L'Église catholique engage d'abord le dialogue avec ceux dont elle juge qu'ils ont le souci de construire un monde plus juste. Les implications de la foi chrétienne seront forcément discutées, mais le contenu de cette foi ne semble pas à l'ordre du jour.

Pourquoi des intellectuels non croyants acceptent-ils de dialoguer avec des catholiques ? Selon Axel Kahn, « la question se pose en effet de savoir si l'opinion d'un homme qui se réfère à une transcendance est de même nature que celle d'un homme qui exprime une opinion personnelle ». Il cite Michel Onfray qui considère que la religion est un frein à la liberté de penser. « Je suis tout aussi agnostique que lui mais je ne partage pas ce point de vue. Il me semble qu'un citoyen qui a la foi peut légitimement participer au débat public. » D'après Julia Kristeva, auteur de *Cet incroyable besoin de croire* (Bayard), ce dialogue

est l'occasion pour les croyants et les non-croyants de dépasser leurs préjugés. « N'ayons pas peur, nous les humanistes, de dialoguer avec les catholiques. Depuis Diderot et Voltaire, nous avons abondamment dénoncé les abus de la religion. Mais nous n'avons pas examiné ce que l'expérience religieuse nous apprend de l'homme, ni considéré les bénéfices de la foi, de la vie intérieure, de la prière. »

Le philosophe catholique Rémi Brague engage, lui aussi, les croyants à ne pas craindre le dialogue : « Il faut qu'ils aient suffisamment la foi pour se dire qu'en s'appuyant sur la raison, en poussant la raison jusqu'au bout, on arrivera à la vérité et pas à un relativisme mou. »

« Une force de proposition intellectuelle »

Bertrand Collomb, « chrétien affiché mais sans ostentation », se réjouit de cette initiative qu'il compare à ce qui se fait à Paris aux Bernardins : « Il est bon que l'Église ne se contente pas de sa position d'autorité. Elle doit parler avec le monde et pas seulement au monde. » C'est à cette condition, dit-il, qu'elle pourra devenir « une force de proposition intellectuelle », comme l'y invite Marcel Gauchet : « Bien que non-croyant et n'appartenant pas à l'Église catholique, déclarait le philosophe dans *Le Figaro* du 10 décembre, je considère que sa présence morale, intellectuelle et spirituelle à l'intérieur de l'Europe est extrêmement importante. »

L'Europe. Selon Julia Kristeva, c'est l'enjeu majeur de ces rencontres. « On ne peut poursuivre la construction européenne sans réfléchir à sa cohérence culturelle », affirme celle qui se dit française, d'origine bulgare, de citoyenneté européenne et américaine d'adoption. « N'ayons pas peur de nous approprier notre tradition, de penser cet héritage et ce que nous voulons en faire. N'ayons pas peur d'aller au Pnyen-Velay. » Elle voit dans cet espace d'échange créé par l'Église catholique l'embryon du collège de cultures européennes dont elle rêve. « Engager ce dialogue est courageux, poursuit-elle, car ce sera un travail de longue haleine. Mais avons-nous le choix ? À moins de croire à l'Esprit-Saint, si on ne réfléchit pas ensemble, on court vers une troisième guerre mondiale. » ■

**N'ayons pas peur de nous approprier
notre tradition, de penser cet héritage
et ce que nous voulons en faire**

JULIA KRISTEVA, ÉCRIVAIN ET PSYCHANALYSTE, INVITÉE DES RENCONTRES